

LC 263
ENS de Cachan (langue anglaise)
ENS de Lyon

SESSION 2012

BANQUE D'ÉPREUVES LITTÉRAIRES

ÉPREUVE DE SPÉCIALITÉ

L'usage de la calculatrice n'est pas autorisé

Les candidats **doivent** composer dans la langue qu'ils ont choisie au moment de l'inscription (spécialité langues vivantes).

Philosophie	page 2
Version latine	page 3
Étude de texte français	page 4
Explication de documents historiques.....	page 6
Thème allemand.....	page 8
Thème anglais	page 9
Thème arabe	page 10
Thème chinois	page 11
Thème espagnol.....	page 12
Thème italien.....	page 13
Thème portugais.....	page 14
Thème russe	page 15

Tournez la page S.V.P.

PHILOSOPHIE

Durée : 5 heures

Y a-t-il une science des principes ?

VERSION LATINE

Durée : 3 heures

L'usage d'un ou de plusieurs dictionnaires latin-français est autorisé, à l'exception de tout autre recueil de vocabulaire.

La fin d'une tradition : pourquoi les jeunes garçons n'assistent plus aux séances du Sénat avec leurs pères

Mater Papirii pueri, qui cum parente suo in curia fuerat, percontata est filium quidnam in senatu patres egissent. Puer respondit tacendum esse neque id dici licere. Mulier fit audiendi cupidior; secretum rei et silentium pueri animum eius ad inquirendum euerberat: quaerit igitur compressius uiolentiusque. Tum puer, matre urgente, lepidi atque festiui mendacii consilium capit. Actum¹ in senatu dixit utrum uideretur utilius exque republica² esse, unusne ut duas uxores haberet an ut una apud duos nupta esset. Hoc illa ubi audiuit, animus compauescit; domo trepidans egreditur ad ceteras matronas. Peruenit ad senatum postridie matrum familias caterua; lacrimantes atque obsecrantes orant una potius ut duobus nupta fieret quam ut uni duae. Senatores ingredienti in curiam, quae illa mulierum intemperies et quid sibi postulatio istaec uellet, mirabantur. Puer Papirius in medium curiae progressus, quid mater audire institisset, quid ipse matri dixisset, rem sicut fuerat denarrat. Senatus fidem atque ingenium pueri exosculatur, consultum facit uti posthac pueri cum patribus in curiam ne introeant, praeter ille unus Papirius, atque puero postea cognomentum honoris gratia inditum « Praetextatus » ob tacendi loquendique in aetate praetextae prudentiam.

Aulu-Gelle

¹ Actum = actum esse

² Ex republica : « conforme aux intérêts de l'Etat ».

ÉTUDE DE TEXTE FRANÇAIS

Durée : 5 heures

Un vieil esclave fugitif est poursuivi par un chien. Le chien est tombé dans un trou d'eau.

Soudain, dans une voltige de soufre, le molosse retomba hors du trou. En plein sur une terre molle emmaillotée de racines. Je le vis de son long affalé sur la tourbe incertaine. Ses pattes émulsionnaient une écumaille noirâtre. Sa gueule happait le vide. Soudain, il se calma, à bout de forces. Son corps n'exprimait plus que de l'essoufflement. Lentement, sa respiration s'apaisa tout en restant profonde. Il me regardait. Je contournai le trou pour être en face de lui. Lui me suivait des yeux. Nous fûmes bientôt face à face, séparés par dix mètres de matières troublées. La source fantastique lâchait des bulles de soufre qui crevaient en surface. L'eau claire perçait dessous les croûtes brisées et se répandait comme une huile féerique. Des taches lumineuses célébraient son éclat. Le monstre était affalé, le regard ferme accroché à mes yeux. J'étais épouvanté. Je le savais englué dans la vase. Je voyais son corps s'y enfoncer doucement. Bien qu'il fût pris au piège, j'étais épouvanté. Sans doute à cause de son regard dépourvu de toute peur. Il me fixait : curiosité terrible. Son problème n'était pas le piège marécageux, c'était moi. Et cela m'effrayait. Malgré son calme soudain et son essoufflement, son énergie se percevait intacte.

Je m'agenouillai pour mieux le regarder. Je pris un regard fixe, et découvris mes dents. Fallait l'impressionner. Lui suggérer (comme à moi-même) que je ne le craignais pas, qu'il m'était possible de l'achever ou bien de l'épargner. Nous restâmes ainsi dans un temps sans longueur. Yeux dans yeux. Lui, de plus en plus calme ; moi pétrifié par mon jeu de vaillant et par une cacarelle¹. Les Grands-bois bougeaient autour de moi. Tout s'indifférençait. Je flottais dans un tournis de présences agaçantes. La source (avec ses boues, ses eaux vierges, son soufre de cent mille ans) s'alliait à cette vision, aggravait son vertige. Je me retrouvai allongé dans l'humus, le regard à hauteur des yeux de mon ennemi. Yeux dans yeux. Pas ciller. Tenir ça. Tenir raide. Je m'instituais chasseur, le transformais en proie. Lui (je le sentais) se conservait opaque ; moi, un trouble affectait ma conscience. Les miasmes de la source devaient m'empoisonner. Les yeux du monstre aussi, ouverts en trous-sans-fond. Il était plus fort que moi. J'entendis cogner dans ma poitrine. Mon cœur voulait me défoncer les côtes. Je tremblai. Je gémis. Le monstre hurla. Je me relevai flap², et m'enfuis au plus vite. J'avais perdu ma mise.

¹ Terme créole familier pour *diarrhée*.

² Brusquement.

Le monstre bondit en direction de la terre ferme. Il savait d'instinct où elle se trouvait. Il retomba lourd sur l'amorce de la berge. Rampa dans un profond sillon. Il parvenait à s'en sortir. Je revins affolé à l'endroit où il se dirigeait. Là, je le vis une fois encore en face. Gueule écumeuse. Le regard sans-manman³. Je me sentis faiblir. Il rampait vers moi comme ne me craignant pas. La boue et les feuilles mortes lui transformaient le crâne. Il donnait l'impression d'un crabe souterrain qui labourait le sol. Je frappai à toutes forces. Biwoua. Biwoua⁴. Mes jambes, enfoncées dans la vase, me déséquilibraient. Mes coups incertains ne ralentissaient pas la terrible avancée. Je crus retrouver l'Innommable tellement cette reptation était alliée au sol visqueux. Une résolution froide l'expulsait de la source, le regard droit sur moi. Ses yeux bientôt abîmèrent ma conscience. Je perdis le courage de frapper. Faible, je lui portais des coups qu'il déviait de la gueule. L'étau de sa mâchoire enserra mon boutou⁵. Je tombai à genoux dans la fange limoneuse. Je ne pouvais rien faire. Ma résistance lui servait de levier pour avancer plus vite. Tirer sur mon boutou le halait vers la rive. J'abandonnai. Roulant sur moi-même, je m'enfuis.

Patrick CHAMOISEAU, *L'Esclave vieil homme et le molosse* (1997).

³ Monstrueux (sans affection pour sa mère même).

⁴ Cri ancestral pour se donner du courage.

⁵ Massue en bois dur.

EXPLICATION DE DOCUMENTS HISTORIQUES

Durée : 3 heures

Cicéron plaide pour la poursuite de l'offensive de César contre les peuples gaulois.

30 [...] Pour ma part, Pères conscrits, je pense qu'au moment de procéder aujourd'hui à l'attribution des provinces, nous devons avoir en vue le maintien de la paix. Qui ne sent, en effet, que toutes les autres parties de notre empire sont à l'abri de tout danger de guerre et même de toute inquiétude ? 31 Depuis longtemps, nous voyons que cette mer immense, dont l'insécurité troublait les parcours maritimes et même les villes et les routes stratégiques, est dominée, grâce à la valeur de Pompée, par le peuple romain, de l'Atlantique jusqu'au fond du Pont-Euxin, comme un port sûr et bien clos. Grâce à Pompée, les peuples qui, par le chiffre de leur population et par leur seule masse, pouvaient submerger nos provinces, ont vu leur puissance partiellement amputée, partiellement refoulée, si bien que l'Asie, qui limitait autrefois notre empire, est elle-même entourée aujourd'hui par trois nouvelles provinces. Je pourrais parler de tous les pays, de toutes les sortes d'ennemis ; il n'existe aucun peuple qui n'ait été réduit au point de n'exister qu'à peine, dompté au point de se tenir tranquille, ou pacifié au point de se réjouir de notre victoire et de notre empire.

32 La guerre des Gaules, Pères conscrits, fut menée sous le commandement de C. César ; auparavant on s'était borné à des opérations défensives. Nos généraux ont toujours pensé qu'il fallait repousser ces peuples plutôt que les attaquer. Le grand C. Marius lui-même, dont la valeur divine et supérieure sut remédier aux grands malheurs et aux grandes pertes du peuple romain, put arrêter les immenses troupes des Gaulois qui déferlaient en Italie, mais il ne pénétra pas lui-même jusqu'à leurs villes ni à leurs habitats [...]. Le but de C. César, je le vois, est tout autre : ce ne sont pas seulement les nations qu'il voyait armées contre Rome qu'il a cru devoir combattre, c'est la Gaule tout entière qu'il a jugé bon de réduire à notre merci.

33 Il a remporté des succès complets dans des engagements très importants sur les peuplades les plus belliqueuses et les plus puissantes des Germains et des Helvètes ; toutes les autres, il a réussi à les effrayer, les repousser, les dompter, les habituer à obéir à l'autorité du peuple romain, si bien que des contrées et des nations que ni la littérature, ni la tradition orale, ni la légende ne nous avaient fait connaître déjà, ont été parcourues par notre général, par notre armée et par les armes du peuple romain. Auparavant, Pères conscrits, nous n'occupions en Gaule qu'une piste étroite : tout le reste était occupé par des nations ennemies de notre empire ou peu sûres ou inconnues, ou du moins sauvages, barbares, belliqueuses ; ces peuplades, il n'y eut jamais personne qui ne souhaitât de les voir écrasées et domptées. Depuis les débuts de notre empire, il ne s'est trouvé personne qui n'eut la sagesse politique de penser que la Gaule était particulièrement redoutable, mais la force et le nombre de ces peuples ne nous avaient pas permis auparavant d'engager contre eux une action d'ensemble. Nous résistions seulement à leurs attaques incessantes : aujourd'hui enfin, on est parvenu à faire coïncider les limites de l'empire et celles de ces pays.

34 Si les Alpes servaient auparavant de rempart naturel à l'Italie, ce n'était pas d'ailleurs sans quelque dessein des dieux. Car si l'accès de notre pays avait été ouvert à la sauvagerie et à la masse des Gaulois, jamais notre ville n'aurait pu devenir le centre ni le siège d'un grand empire. Elles peuvent désormais s'effondrer ; par-delà

les sommets des montagnes et jusqu'à l'Océan, il n'y a plus rien à redouter pour l'Italie. Une ou deux campagnes d'été et la crainte ou l'espérance, le châtement ou les récompenses, les armes ou les lois, peuvent nous attacher la Gaule entière par des liens éternels. Si le règlement de l'affaire ne reçoit pas la dernière main ou qu'il ne soit pas mûr, la puissance gauloise, tout en étant arasée, poussera de nouveaux surgesons et reprendra un jour une verdure nouvelle pour ranimer la guerre. 35 Que la Gaule reste donc sous la tutelle de l'homme à la loyauté, au mérite, à la chance de qui elle a été confiée.

Cicéron, *Sur les provinces consulaires*, 30-35 ; traduction J. Cousin, Paris, Les Belles Lettres, CUF, 1962, légèrement modifiée.

THÈME ALLEMAND

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

Son corps avait tout entier disparu dans une nappe de froid et d'insensibilité, sa tête fonctionnait encore partiellement. Des heures avaient dû passer, six peut-être. Il sentait encore l'arrière de son crâne, quand il avait la force de le faire osciller contre le sol. Essayer de garder le cerveau au chaud, continuer à faire marcher les yeux, les ouvrir, les fermer. C'étaient les derniers muscles sur lesquels il pouvait agir. Faire bouger ses lèvres sous le scotch qui s'était un peu décollé avec la salive. Et après ? À quoi bon des yeux encore vivants à côté d'un cadavre ? Ses oreilles entendaient. Il n'y avait rien à entendre, sauf le misérable moustique de son acouphène¹. Dinh était un gars à savoir faire bouger ses oreilles, mais pas lui. Ses oreilles, sentait-il, seraient sa dernière partie à vivre. Elles voleraient ensemble dans ce tombeau comme un papillon disgracieux, beaucoup moins joli que ceux de la nuée qui l'avait accompagné jusqu'au vieux moulin. Les papillons n'avaient pas voulu y entrer, il aurait dû réfléchir et les imiter. Il faut toujours suivre les papillons. Ses oreilles captèrent un son du côté de la porte. Il ouvrait. Il revenait. Inquiet, venu vérifier si la besogne était achevée. Et sinon, il la finirait à sa façon, hache, scie, pierre. Un nerveux, un anxieux, les mains de Zerk ne cessaient de se croiser et se décroiser.

La porte s'écarta, Adamsberg ferma les yeux pour échapper au choc de la lumière. Zerk rabattit le battant avec de grandes précautions, en prenant son temps, alluma une torche pour l'examiner. Adamsberg sentait le rayon aller et venir sur ses paupières. L'homme s'agenouilla, attrapa le scotch qui scellait la bouche et l'arracha violemment. Puis il palpa le corps, vérifia les bandages tout au long. Il respirait fort maintenant, il fouillait dans son sac. Adamsberg ouvrit les yeux, le regarda.

Ce n'était pas Zerk. Ses cheveux n'étaient pas les cheveux de Zerk. Courts et très épais, semés d'éclats roux qui accrochaient la lumière de la lampe. Adamsberg ne connaissait qu'un seul homme à la chevelure aussi étrange, brune et tachetée de mèches rousses, là où le couteau s'était planté quand il était enfant.

Fred VARGAS, *Un lieu incertain* (2008).

¹ Acouphène : das Ohrensausen (s)

THÈME ANGLAIS

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

Je sentais que certains mots qu'on prononçait ouvraient de vastes entonnoirs, d'immenses précipices, visibles aux seuls initiés qui se penchaient, se retenaient — et je me penchais avec eux, me retenais, tremblant comme eux et attiré — au-dessus du vide.

Mais nous faisons plutôt penser, tandis que nous étions là, tout ramassés sur nous-mêmes, à écouter, aux spectateurs qui observent, les yeux levés et la tête rentrée dans les épaules, les performances du gymnaste marchant sur la corde tendue, ou de l'acrobate s'appêtant à faire le saut périlleux, ou qui regardent, la respiration suspendue, un somnambule avançant d'un pas assuré tout au bord du toit, le long de la corniche.

Dieppe... on parlait de Dieppe, de ses environs, de Pourville où il se trouvait que tous avaient, une année ou l'autre, passé l'été : les plages de galets sont laides, disait un jeune invité, c'était lui surtout qui parlait, mais la mer... nulle part elle n'a des nuances si belles, si variées... il y a un endroit particulièrement charmant, c'est le golf, le terrain de golf entre Pourville et Dieppe, le plus admirablement situé qu'il ait jamais connu — le jeune acrobate avançait d'un pas léger sur la corde tendue et nous le regardions — sinon celui de Gairloch, en Écosse, dans cette magnifique région des lacs. Il adorait cela, disait-il, et nous le regardions : il se balançait maintenant nonchalamment, suspendu par les mains au-dessus du vide... il adorait jouer au golf sur ces terrains accrochés à la falaise où la brise de la mer, le parfum de l'air salin se mêlent à l'odeur exquise de l'herbe écrasée... il se balançait plus fort, nous le regardions... il allait, d'un moment à l'autre, prendre son élan — « Est-ce que vous jouez au golf, demandait-il, avez-vous jamais joué ? » Elle remuait faiblement la tête en signe de dénégation : « Non, non... jamais elle n'avait joué... elle ne jouait pas... » — « Vous avez tort »... il se balançait très fort, il allait sauter : « Et vous, Monsieur, il se tournait vers le vieux, c'est un sport qui a cet avantage qu'on peut le pratiquer à tout âge, il n'est jamais trop tard... les Anglais... » le jeune fou, l'inconscient, l'innocent allait venir s'écraser à nos pieds, une loque informe et molle, étendue dans la poussière... mais non, rien n'arrivait... nous entendions le vieux répondre d'une voix où nous seuls pouvions percevoir cette nuance un peu forcée, cette note un peu enrouée qui révélait la réalité du danger, de la menace qui avait pesé : « Non, mais je crois qu'il est tout de même un peu tard pour commencer, je suis un peu trop vieux, c'est que, vous savez, je ne suis pas comme vos Anglais... » Tout allait bien.

Nathalie SARRAUTE, *Portrait d'un inconnu* (1948).

THÈME ARABE

Durée : 4 heures

L'usage d'un dictionnaire bilingue est autorisé

La politesse n'inspire pas toujours la bonté, l'équité, la complaisance, la gratitude ; elle en donne du moins les apparences, et fait paraître l'homme au dehors comme il devrait être intérieurement.

L'on peut définir l'esprit de politesse, l'on ne peut en fixer la pratique : elle suit l'usage et les coutumes reçues ; elle est attachée aux temps, aux lieux, aux personnes, et n'est point la même dans les deux sexes, ni dans les différentes conditions ; l'esprit tout seul ne la fait pas deviner : il fait qu'on la suit par imitation, et que l'on s'y perfectionne. Il y a des tempéraments qui ne sont susceptibles que de la politesse ; et il y en a d'autres qui ne servent qu'aux grands talents, ou à une vertu solide. Il est vrai que les manières polies donnent cours au mérite, et le rendent agréable ; et qu'il faut avoir de bien éminentes qualités pour se soutenir sans la politesse.

Il me semble que l'esprit de politesse est une certaine attention à faire que par nos paroles et par nos manières les autres soient contents de nous et d'eux-mêmes.

Jean de LA BRUYÈRE *Les Caractères* (1688).

THÈME CHINOIS

Durée : 4 heures

L'usage d'un dictionnaire bilingue est autorisé

Morgane habite un grand appartement, dans un immeuble moderne d'où on voit la mer partout devant soi, comme si on était au sommet d'une falaise. C'est la première fois que je viens chez elle. Jusqu'à présent, on se voyait au Café des Aveugles, ou bien dans la rue. Je me demandais comment ça se faisait qu'on se rencontre si souvent au hasard, dans les rues de la vieille ville. Je sortais de la Loge, je prenais la rue Rossetti, j'allais jusqu'à la fontaine où se réunissent les clochards, puis à gauche jusqu'à la petite place que j'aime bien, où il y a cette fontaine qui fait sa musique, et Morgane était là, assise sur le rebord de pierre, en train de fumer une cigarette comme si elle n'attendait personne.

J'étais si fatiguée, je ne savais plus où aller. J'ai téléphoné à Morgane. J'avais son numéro, elle l'avait écrit sur la première page d'un livre qu'elle m'avait prêté, elle disait qu'elle n'avait jamais lu un livre aussi beau.

Jean-Marie Gustave LE CLÉZIO, *Printemps et autres saisons* (1989).

THÈME ESPAGNOL

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

Sauf Augustin et quelques enfants du pays, Violante ne voyait personne. Seule une sœur puînée de sa mère, qui habitait Julianges, château situé à quelques heures de distance, visitait quelquefois Violante. Un jour qu'elle allait ainsi voir sa nièce, un de ses amis l'accompagna. Il s'appelait Honoré et avait seize ans. Il ne plut pas à Violante, mais revint. En se promenant dans une allée du parc, il lui apprit des choses fort inconvenantes dont elle ne se doutait pas. Elle en éprouva un plaisir très doux, mais dont elle eut honte aussitôt. Puis, comme le soleil s'était couché et qu'ils avaient marché longtemps, ils s'assirent sur un banc, sans doute pour regarder les reflets dont le ciel rose adoucissait la mer. Honoré se rapprocha de Violante pour qu'elle n'eût froid, agrafa sa fourrure sur son cou avec une ingénieuse lenteur et lui proposa d'essayer de mettre en pratique avec son aide les théories qu'il venait de lui enseigner dans le parc. Il voulut lui parler tout bas, approcha ses lèvres de l'oreille de Violante qui ne la retira pas ; mais ils entendirent du bruit dans la feuillée. « Ce n'est rien, dit tendrement Honoré. — C'est ma tante », dit Violante. C'était le vent. Mais Violante qui s'était levée, rafraîchie fort à propos par ce vent, ne voulut point se rasseoir et prit congé d'Honoré, malgré ses prières. Elle eut des remords, une crise de nerfs, et deux jours de suite fut très longue à s'endormir. Son souvenir lui était un oreiller brûlant qu'elle retournait sans cesse. Le surlendemain, Honoré demanda à la voir. Elle fit répondre qu'elle était partie en promenade. Honoré n'en crut rien et n'osa plus revenir. L'été suivant, elle repensa à Honoré avec tendresse, avec chagrin aussi, parce qu'elle le savait parti sur un navire comme matelot. Quand le soleil s'était couché dans la mer, assise sur le banc où il l'avait, il y a un an, conduite, elle s'efforçait à se rappeler les lèvres tendues d'Honoré, ses yeux verts à demi fermés, ses regards voyageurs comme des rayons et qui venaient poser sur elle un peu de chaude lumière vivante. Et par les nuits douces, par les nuits vastes et secrètes, quand la certitude que personne ne pouvait la voir exaltait son désir, elle entendait la voix d'Honoré lui dire à l'oreille les choses défendues. [...] Un soir à dîner, elle regarda en soupirant l'intendant qui était assis en face d'elle.

— Je suis bien triste, mon Augustin, dit Violante. Personne ne m'aime, dit-elle encore.

— Pourtant, repartit Augustin, quand, il y a huit jours, j'étais allé à Julianges ranger la bibliothèque, j'ai entendu dire de vous : « Qu'elle est belle ! »

— Par qui ? dit tristement Violante. [...]

— Par ce jeune homme de l'an dernier.

Marcel PROUST, *Les Plaisirs et les Jours* (1894).

THÈME ITALIEN

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

J'avais déjà près de neuf ans lorsque je tombai amoureux pour la première fois. Je fus tout entier aspiré par une passion violente, totale, qui m'empoisonna complètement l'existence et faillit même me coûter la vie.

Elle avait huit ans et elle s'appelait Valentine. Je pourrais la décrire longuement et à perte de souffle, et si j'avais une voix, je ne cesserais de chanter sa beauté et sa douceur. C'était une brune aux yeux clairs, admirablement faite, vêtue d'une robe blanche et elle tenait une balle à la main. Je l'ai vue apparaître devant moi dans le dépôt de bois, à l'endroit où commençaient les orties, qui couvraient le sol jusqu'au mur du verger voisin. Je ne puis décrire l'émoi qui s'empara de moi : tout ce que je sais, c'est que mes jambes devinrent molles et que mon cœur se mit à sauter avec une telle violence que ma vue se troubla. Absolument résolu à la séduire immédiatement et pour toujours, de façon qu'il n'y eût plus jamais de place pour un autre homme dans sa vie, je fis comme ma mère me l'avait dit et, m'appuyant négligemment contre les bûches, je levai les yeux vers la lumière pour la subjuguier. Mais Valentine n'était pas femme à se laisser impressionner. Je restai là, les yeux levés vers le soleil, jusqu'à ce que mon visage ruisselât de larmes, mais la cruelle, pendant tout ce temps-là, continua à jouer avec sa balle, sans paraître le moins du monde intéressée. Les yeux me sortaient de la tête, tout devenait feu et flamme autour de moi, mais Valentine ne m'accordait même pas un regard. Complètement décontenancé par cette indifférence, alors que tant de belles dames, dans le salon de ma mère, s'étaient dûment extasiées devant mes yeux bleus, à demi aveugle et ayant ainsi, du premier coup, épuisé, pour ainsi dire, mes munitions, j'essuyai mes larmes et, capitulant sans conditions, je lui tendis les trois pommes vertes que je venais de voler dans le verger. Elle les accepta et m'annonça, comme en passant : — Janek a mangé pour moi toute sa collection de timbres-poste.

C'est ainsi que mon martyr commença. Au cours des jours qui suivirent, je mangeai pour Valentine plusieurs poignées de vers de terre, un grand nombre de papillons, un kilo de cerises avec les noyaux, une souris et, pour finir, je peux dire qu'à neuf ans, c'est-à-dire bien plus jeune que Casanova, je pris place parmi les plus grands amants de tous les temps, en accomplissant une prouesse amoureuse que personne, à ma connaissance, n'est jamais venu égaler. Je mangeai pour ma bien-aimée un soulier en caoutchouc.

Romain GARY, *La Promesse de l'aube* (1960).

Tournez la page S.V.P.

THÈME PORTUGAIS

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

De temps en temps la neige s'arrête de tomber. Le nuage se soulève. Au lieu de couper la flèche du clocher au ras de la girouette, il ne coupe plus que la pointe, ou même il découvre la pointe, se déchirant en petits flocons sur son pointu. C'est suffisant. On voit le désert extraordinairement blanc jusqu'aux lisières extraordinairement noires des bois, sous lesquels il peut y avoir n'importe quoi, qui peut faire n'importe quoi. Le soir tombé. Se lève un tout petit vent qu'on n'entend pas. Ce qu'on entend, c'est comme une main qui frôle le contrevent, ou la porte, ou le mur ; un gémissement ou un sifflotis qui se plaint, ou au contraire. Un coup dans le grenier.

On écoute. Père, ne tire plus sur sa pipe. Mère tient en suspens la poignée de sel sur la soupe. Ils se regardent. Nous regardent. Père soupire et son soupir emporte un mince petit fil de fumée. Ce qu'il faudrait, c'est que le bruit recommence. On est aux aguets, justement pour le juger tout de suite; dangereux ou pas. Mais, silence maintenant. On ne sait pas. L'indécision. Tout est possible. On ne peut pas juger. Le fil de fumée que père soupire s'allonge, s'allonge indéfiniment. Mère laisse tomber grain à grain son gros sel dans la soupe avec des : floc, floc, floc...

Le fusil était sur la table. Mère approche sa main de la marmite et glisse toute la poignée de sel dans la soupe. Il est cinq heures du soir. Encore dix-sept heures à attendre avant que le petit jour gris réapparaisse. Passe dehors un geste souple... D'habitude on sait que ce sont les longues branches du saule qui se délivrent de leur poids de neige. Serait-ce ?... Est-ce que c'est ?... Oui ? non ? Non. Volettement doux de la neige qui a recommencé à tomber, frémissements dans le chaume, craquements comme des pas étouffés dans la paille.

Bijou tape du pied dans l'étable, ah ! il faut aller donner aux bêtes. Laisser la femme seule ici. Aller seul en bas dessous. Si le petit avait vingt ans... et même, est-ce que ça y fait ? Georges a vingt ans. Il faudrait avoir trois ou quatre enfants gaillards. Il dit « Venez, on va donner au cheval. » C'est juste dessous. On y va par un escalier intérieur.

Jean GIONO, *Un Roi sans divertissement* (1947).

THÈME RUSSE

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

Il est dix heures du soir et j'ai attendu le départ de ma femme pour descendre dans mon bureau. Elle est allée, avec Corine et des amies, inaugurer, dans une galerie de la rue Jacob, la première exposition de peintures de Marie-Lou, la maîtresse de Lannier. On servira du champagne et il y a des chances que cela se termine aux petites heures du matin. J'ai prétexté, pour ne pas m'y rendre, qu'il y aura cent personnes dans un local guère plus grand qu'une salle à manger ordinaire et que la chaleur y sera insupportable.

Il paraît que Marie-Lou a un réel talent. Elle s'est mise à peindre voilà deux ans, au cours d'un séjour à Saint-Paul-de-Vence. Elle et Lannier vivent ensemble rue de la Faisanderie, mais chacun est marié de son côté, Lannier avec une cousine qu'on dit très laide et dont il est séparé depuis vingt ans, Marie-Lou avec un industriel de Lyon, Morilleux, un ami de Lannier avec qui il est encore en affaires. Pour autant qu'on en sache, tout s'est passé à l'amiable, à la satisfaction générale.

Elle et Lannier dînaient chez nous hier, en même temps qu'un homme politique belge de passage à Paris, un académicien que nous invitons souvent et un ambassadeur sud-américain accompagné de sa femme.

Chaque semaine, nous avons ainsi un ou deux dîners de huit à dix couverts et Viviane, excellente maîtresse de maison, ne perd pas le goût de recevoir. L'ambassadeur n'était pas chez nous par hasard. C'est Lannier qui me l'amenait et, au moment du café et des liqueurs, il m'a touché deux mots de ce dont il compte venir me parler dans mon cabinet, un trafic d'armes plus ou moins légal, si j'ai bien compris certaines allusions, auquel il voudrait se livrer à des fins politiques sans s'attirer d'ennuis de la part du gouvernement français. [...]

Dans quelle aventure va-t-il s'engager ? Je n'en suis qu'aux conjectures, mais j'ai lieu de croire qu'il s'agit de renverser le gouvernement de son pays, dont son père est un des hommes les plus riches. Ils ont deux enfants — ils nous en ont montré les photographies — et l'hôtel de l'ambassade est un des plus ravissants du Bois de Boulogne.

Georges SIMENON, *En cas de malheur* (1956).